

Lucie Duval, *Tailleur de fortune / Fortune Teller*

Sylvain Campeau

La sculpture en Outaouais
Sculpture in the Outaouais Region
Number 94, Winter 2010–2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63101ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)
1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Campeau, S. (2010). Review of [Lucie Duval, *Tailleur de fortune / Fortune Teller*]. *Espace Sculpture*,(94), 41–42.

Lucie DUVAL, *Tailleur de fortune/Fortune Teller*

Sylvain CAMPEAU

À première vue, le travail artistique de Lucie Duval semble entièrement reposer sur le matériau que lui offre le langage. Ce sont ses expressions consacrées, les associations libres qu'il permet, ses paralogismes, dont se sert l'artiste comme déclencheur pour réaliser ses œuvres, qui apparaissent dès lors comme autant de concrétisations actives et opérantes de ce qu'autorisent les réseaux signifiants engendrés par ce si essentiel et prédominant média de communication. Il en irait ainsi des œuvres matérielles créées comme autant de mises en matière de mots, d'expressions ou de significations en provenance directe de nos usages langagiers.

On s'en convainc dès l'énoncé du titre de cette exposition: *Tailleur de fortune/Fortune Teller*, dont la version française n'a de sens que par son rapport à l'anglais. Mais nous

inquiétera peut-être le fait que ce rapprochement indu provient d'une comparaison « translinguale » entre deux ensembles linguistiques dont la concordance est affaire de conventions, et non de similarités phonétiques ou grammaticales réelles. Cela nous inquiétera parce que nous découvrirons du coup que le langage a ses zones d'ombres et d'obscurités, ses incohérences, et que nous ne pouvons nous en remettre totalement à lui. Le langage serait donc matière signifiante pour Lucie Duval, mais pas tant dans ses dispositions acquises et respectées, dans ses règles usitées, que dans ses apories et ses manques. Notre mode de communication, qui nous est tant naturel et acquis que cela nous semble inné, qu'il nous semble que nous soyons nés parlant déjà, n'est pas un ensemble totalement logique; il est construction culturelle et, comme telle, de petites lacunes viennent percer la muraille constituée de sa logique opérante.

Mais on en arrive assez tôt à douter que cette première impres-

sion soit la bonne. Car les matières mêmes dont sont faites ses œuvres suscitent elles-mêmes des associations libres qui nous conduisent vers d'autres œuvres.

Dans le cas présent, cette matière première est le gant pour travailleur, produit fait en série par des ouvriers chinois, à la main (un gant fait à la main!). Inutile de dire que c'est un produit bas de gamme, utile certes, et que seuls les Chinois peuvent vendre à si faible prix. Avec ces gants, Lucie Duval a fait des vêtements somptueux, les assemblant par coutures un rien grossières. Elle crée avec eux pantalon, bustier et robe longue. Le résultat surprend par son extravagance et sa sensualité. Car les gants sont, après tout, autant de mains qui enveloppent le corps et composent, dans un cas, une véritable traîne de mariée. Au point d'ailleurs où cette robe, ce bustier et ce pantalon furent portés par des mannequins professionnels pour une séance photos tout aussi professionnelle, dont on peut admirer les images en galerie. En celles-ci, par la

facture et l'allure des poses, de la gestuelle, des angles de vue et de l'éclairage, tous composants typiques de cette sorte d'entreprise, les toilettes acquièrent une certaine solennité.

Puis, des images-photos des pièces de vêtement ainsi composées sont aussi exposées dans l'espace. Sur chacune vient s'ajouter une inscription qui, comme le titre de l'exposition, se décline en français et en anglais. Mais la version anglaise est indécise entre deux sens possibles. Pour MANIPULATION, elle se fend en « processing, intrigue » ; pour EMPRISE, « possession, domination », etc. Ne perdons pas de vue non plus qu'il est difficile de ne pas penser que l'idée de départ de tout cela prend peut-être sa source dans une expression familière bien connue: « aller comme un gant » ; expression que Lucie Duval aurait choisi de respecter au pied de la lettre. Bref, le matériau fondamental de cette entreprise esthétique qu'est le langage vient encore ouvrir de nouveaux horizons signifiants.



Lucie DUVAL, *Tailleur de fortune/Fortune Teller*, 2010. Détail de la robe: gants de travailleurs et impressions numériques. Photo: René BOUCHARD.



Lucie DUVAL, *Tailleur de fortune/Fortune Teller*, 2010. Vue partielle de la salle Françoise-Labbé, Musée d'art contemporain de Baie-Saint-Paul. Matériaux mixtes. Photo: René BOUCHARD.

Ce n'est pas là tout ce qui a pu être suscité par ce vêtement si commun qu'est le gant. Une bande vidéographique vient s'ajouter à l'ensemble. Elle montre travailleurs et travailleuses portant ces gants, manufactures et usines où le port de cet accessoire est nécessaire, évocations des industries d'ici ayant périclité depuis l'invasion du « made in china ». Il s'y ajoute des images d'un *shooting* de mode rappelant les images-photos déjà présentées, en plus de celles d'une fille essayant la robe-gant et se livrant à une chorégraphie. Le tout en diptyque, alors que se surimprime sur ces scènes le mot « MAN ŒUVRE ».

Plus loin, interviennent enfin les tailleurs de fortune. La figure du

lapin y est omniprésente, autant que l'est la mention « made in china » sur les biens de consommation que nous achetons de nos jours. Le lapin, d'ailleurs, comme ces mentions, sait se reproduire à l'infini et tout envahir. Lui et ses nombreux congénères composent diverses scènes, sur présentoirs et tapis rouges, où tous se contorsionnent. Des maximes, du style de celles que l'on trouve dans les *fortune cookies* chinois, viennent expliciter la nature de leur interaction. Puis, il y a les mobiles qui regroupent quelque cent cinquante lapins, activés en carrousel par des armatures dénudées de parapluié.

En cette fin de parcours, l'on comprend qu'il s'agit, pour Lucie

Duval, d'opérer par de constants glissements de sens. Pour ce faire, elle choisit de s'en remettre à des réseaux connotatifs et de procéder par signifiants partiels, travaillant un médium comme illustration d'un autre et vice versa. Des expressions usitées du langage, en provenance d'une langue ou d'une autre, passant d'une langue à une autre, inspirent des œuvres matérielles qui en inspirent d'autres ou qui reviennent au langage et à son expressivité de premier niveau. Les œuvres s'enchaînent comme sur le fil d'un test de Rorschach dont les images montrées mèneraient à l'évocation d'autres images à créer.

Immanquablement, on pense à Marcel Duchamp dont l'esthétique

repose sur des jeux de langage, des jeux de mots, des contrepèteries. Évoquons la Joconde moustachue de *L.H.O.O.Q.*, la sculpture-moulage de *With a Tongue in my Cheek*, le très suggestif *Objet-Dard*. Seulement, il y a ceci de différent que ce ne sont jamais là que des œuvres uniques qui sont créées et elles le sont à partir du caractère suggestif de certaines expressions. Alors que Lucie Duval construit patiemment un engrenage étendu des enchaînements multiples de connotations issues des médiums utilisées pour en contaminer d'autres. Pour elle, il ne s'agit pas de faire une seule œuvre de ce type de paracompréhension des mots et des expressions, mais de bâtir un réseau parasémiotique dont la logique agit tout de même.

En fait, on pourrait dire qu'en cette exposition, Lucie Duval s'est fait fort, comme elle l'a déjà fait avant, de passer... du coq à laine. ←

Lucie Duval, Tailleur de fortune/ Fortune Teller
Musée d'art contemporain de Baie-Saint-Paul
29 mai - 12 septembre 2010

Sylvain CAMPEAU est poète, critique d'art et essayiste. Il a publié, entre autres, cinq recueils de poésie et un essai sur la photographie. Il travaille actuellement à un projet de livre regroupant des textes déjà parus en revue. Comme commissaire d'exposition, il a ainsi été l'instigateur et le maître d'œuvre de quelque trente expositions présentées tant au Canada qu'à l'étranger.



Lucie DUVAL, *Tailleur de fortune/Fortune Teller*, 2010. Vue partielle de la salle Françoise-Labbé, Musée d'art contemporain de Baie-Saint-Paul. Matériaux mixtes. Photo: René BOUCHARD.